

Monsieur le Maire,
Monsieur le Président de l'Institut Pierre Mendès France,
Chère Françoise,
Chère Hélène,
Cher Olivier,
Cher Vincent,
mesdames, messieurs,

Les circonstances bien particulières de cette rentrée pas comme les autres, où il entre quelque chose d'un parfum de renaissance après l'épreuve, font que des engagements bien antérieurs m'empêchent d'être parmi vous ce matin.

Hélène Mouchard-Zay et mon collègue et ami Olivier Loubes représenteront l'Association des Amis de Jean Zay de la meilleure façon.

Hélène saura, mieux que je n'aurais pu le faire, redonner voix à son père, au travers des extraits de *Souvenirs et solitude* où il évoque, avec émotion, sa communauté de destin avec Pierre Mendès France -à l'évidence l'homme politique dont il était le plus proche-. Retenons en la citation de Jules Favre, reprise par Jean Zay à propos du procès de Mendès France : « La postérité, qui pardonne beaucoup, se montre sans pitié pour la profanation de la sainte idée de justice ».

Je salue chaleureusement les amis de l'Institut Pierre Mendès France et du Cercle Pierre Mendès France de Clermont-Ferrand, auxquels nous sommes en quelque sorte apparentés. L'initiative d'aujourd'hui indique le chemin que devrait suivre, à l'avenir, ces associations et instituts œuvrant à la défense et illustration de la mémoire d'hommes politiques aux itinéraires, aux destins et aux combats convergents.

Hommes politiques, justement : je salue tout particulièrement ici Olivier Bianchi, dont je partage -il le sait, puisque nous nous en sommes entretenus récemment et que ces entretiens vont se poursuivre- les valeurs et les engagements. La candidature, désormais lancée, de Clermont-Ferrand comme « capitale européenne de la culture » est l'occasion pour dire solennellement que, sous l'égide de son maire, cette capitale régionale au fond encore méconnue à l'échelle de la nation, a désormais une politique culturelle digne de ce nom et, par là-même, une politique de mémoire digne de ce nom, ce dont témoigne aujourd'hui l'accueil de cette journée d'études, autour de la belle formule des « Chaînon manquant ».

Cette mémoire peut être glorieuse, positive, sympathique. Elle peut être aussi attristante, négative, tragique. C'est toute la différence -souvent oubliée par nos contemporains- entre commémoration et célébration. Pour éviter que nous soyons un jour confrontés à une célébration il importe en effet de continuer à commémorer les pages noires de notre histoire commune, et précisément parce qu'elles ont été à la fois communes et noires.

De surcroît la double mémoire des procès de Jean Zay, le 4 octobre 1940, et de Pierre Mendès France, le 9 mai 1941, demeure encore aujourd'hui bien tenue, éclipsée qu'elle est par celle du procès de Riom, dont la mise en scène par le régime du maréchal Pétain s'est violemment retournée contre ledit régime. La réunion d'aujourd'hui n'est que le début d'une démarche permettant de mieux mesurer, au travers de diverses mises en lumière en forme de mises au point, à quel degré de guerre civile était arrivé ce pays, sous le coup de la Défaite.

Ces deux épisodes dramatiques, sur lesquels plane l'ombre de la mort, moins de quatre ans plus tard, du premier jugé, et du premier condamné, sont comme la métonymie de tout ce moment d'histoire : la preuve tangible de la fragilité -sans doute consubstantielle- des institutions démocratiques face à des circonstances génératrices de dictature. Les valeurs de Liberté, d'Égalité et de Fraternité sont gravées au fronton de nos édifices publics. Mais l'histoire est une pierre friable et, dans de certaines conditions de température et de pression historiques, les sociétés sont très capables de marteler les inscriptions et de tuer les témoins qui objectent, faisant d'eux des martyrs, au sens étymologique du mot.

Ce qui n'est écrit nulle part, c'est que de telles valeurs seraient appelées à triompher fatalement et définitivement : l'Histoire « avec sa grande hache » de Georges Pérec nous le raconte incessamment. Les procès Zay et Mendès France nous rappellent à l'ordre du désordre, qui peut toujours redevenir d'actualité. La résistance -au sens fort du mot- de leurs deux héros est un signe d'espoir, cet espoir qui, comme le dit le poète, est ce « brin de paille qui luit au fond de l'étable », ce rien du tout qui fait toute la différence entre la mort et la vie.